Corps volés, époques perdues suite

La maison du pouvoir

Tome n2

Chapitre-127 : La maison du pouvoir

Constatant que la créature mystérieuse s'était éloignée, Henry et Delphine décidèrent de quitter cet endroit où des êtres vraisemblablement originaires d'un monde étranger à la Terre pouvaient surgir à tout moment. Ils reprirent leur route, accompagnés des prisonniers évadés du camp romain. Tandis qu'ils traversaient l'immense plage qui s'étendait à perte de vue, ils se fièrent à la clarté de la nuit étoilée pour les guider vers un lieu plus paisible.

Ils marchèrent de longues heures sans apercevoir la moindre présence. Delphine saisit la main d'Henry et lui demanda :

— Penses-tu que nous puissions survivre à cette épreuve ? Cela fait des heures que nous avançons sans trace de civilisation.

Henry serra sa main pour l'apaiser – elle tremblait d'effroi. Il la regarda avec un sourire rassurant :

— Garde espoir. Si tu laisses place au doute, ces hommes et ces femmes perdront courage. Fie-toi à moi.

Il pressa fermement sa main. Sous la voûte céleste constellée d'astres inconnus, ils poursuivirent leur chemin, inconscients qu'une présence les épiait déjà au loin. Cette créature redoutable pouvait dévorer sa proie d'un seul coup de bec d'acier inoxydable. Son regard acéré détectait les dangers, de jour comme de nuit. Tapie dans les ténèbres, elle guettait le moment idéal pour fondre sur sa victime.

— Il m'est difficile d'anticiper comment nous pourrions subsister, après avoir échappé aux Romains qui nous auraient réduits en esclavage pour les galères, reprit Henry à voix basse.

Ma responsabilité est désormais de veiller sur ces infortunés, dépouillés de tout par la faute de ces hommes.

— J'avais perdu la notion du temps, qui me semblait lointaine entre ces déplacements imposés par cette maudite Lucia, confia Delphine. Elle m'a privé de ma liberté en usant de mon corps comme d'un jouet, me projetant en des lieux divers qui contribuaient peu à peu à ma déchéance.
Alors qu'ils avançaient, une voix masculine héla soudain le groupe :
— Henry, où sommes-nous ? Serions-nous égarés ?

Henry tourna légèrement la tête et aperçut l'un des prisonniers : un homme d'âge avancé, le visage marqué par la fatigue, s'appuyant sur un long bâton pour marcher.
Henry le regarda droit dans les yeux :
— Je ne sais pas où nous sommes, mon ami. Je prie pour que nous trouvions bientôt un lieu de repos.

L'homme le considéra avec stupéfaction et lui saisit la main :
— Je ne sais si je pourrai continuer à avancer rapidement, tant la fatigue m'accable.

Henry prit son bras et lui confia à voix basse :
— Je saisis pleinement votre désarroi, mais efforcez-vous de tenir bon ; il doit exister un lieu où nous pourrions nous reposer ensemble.

L'homme inclina légèrement la tête, semblant admettre que j'avais raison. Il ajouta que si nous ne trouvions rien à manger à part ces poissons de taille imposante, il nous faudrait davantage d'armes romaines. À part ma lance, que pouvais-je faire de plus ?
Soudain, quelque chose effleura mon bras droit. Je me retournai et découvris, stupéfait, un insecte plus volumineux que mon bras qui venait de nous dépasser.
Pour m'assurer que ce n'était pas une hallucination, je m'adressai à Delphine :
— Dis-moi, as-tu vu cette chose qui m'a frôlé ? L'as-tu aperçue toi aussi ?

Delphine saisit mon bras en souriant :
— Henry, es-tu certain que tu te sens y ? Il n'y a rien ici, pas le moindre insecte. C'est sans doute la fatigue qui nous joue des tours.

Soudain, son regard se figea sur l'entrée d'une cavité rocheuse. Ils échangèrent un regard incrédule, doutant de la réalité de cette découverte. Après quelques recherches, ils localisèrent un lieu propice au repos : une grotte dissimulée par de hautes herbes et des branchages. Henry s'avança le premier, laissant ses compagnons en retrait. Armé de sa lance, il progressa à tâtons dans l'obscurité totale. Sans source lumineuse, il fit demi-tour et se posta en sentinelle à l'entrée.
Delphine vint s'asseoir près de lui, prit sa main et posa doucement sa tête sur son épaule. Puis, levant les yeux, elle lui demanda :
— Penses-tu que nous rencontrerons d'autres personnes dans la même situation que nous ?

Henry lui serra la main avec un léger sourire :
— J'ignore si cet endroit est habité par des gens de notre civilisation, mais ce qui m'inquiète le plus, ce sont ces monstres qui pourraient nous anéantir.

Alors qu'Henry montait la garde, croyant pouvoir résister au sommeil, il finit par sombrer dans un profond assoupissement. Soudain, un phénomène singulier se produisit : une lumière jaunâtre l'éblouit violemment. Henry se réveilla avec peine, attiré par une force physique vers cette clarté, tandis que des voix féminines semblaient l'appeler. Incapable de mouvoir ses membres, une sensation étrange envahit son corps. Ne parvenant plus à supporter cette expérience insoutenable, il se mit à hurler de douleur.
— Henry, tu m'attends ? Allons, réveille-toi... Allez papa, j'ai faim, il faut que j'aille à l'école...

Henry se réveilla en sursaut, le souffle court. Son regard se fixa avec intensité sur une jeune femme d'une élégance remarquable, vêtue d'un tailleur bleu clair, d'une jupe assortie et chaussée d'escarpins noirs.
Je l'observais avec attention, m'interrogeant : étais-je réellement revenu à mon point de départ, ou mon imagination me jouait-elle une fois de plus un mauvais tour ?
Je fermai légèrement les paupières lorsqu'une voix féminine soudaine se fit entendre près de mon visage :

— Henry, es-tu certain que tout va bien ?...

Rouvrant les yeux, je la scrutai de plus près. Une impression de familiarité persistait, sans pour autant éclairer ma situation présente. Je la regardai avec un léger sourire, me disant intérieurement que si j'étais parvenu jusqu'ici, c'était sans doute pour découvrir quelque chose. Je lui répondis tandis qu'elle me tenait la main :
— Je ne sais comment te l'expliquer, mais j'ai le sentiment d'être déjà venu ici. Pourtant, mon esprit demeure totalement désorienté.

— Je vois bien que tu es complètement perdu, reprit-elle. Il vaut mieux que tu restes au lit ; je me chargerai moi-même de conduire Chloé à l'école.

— Tu as raison, je vais me reposer quelques heures, le temps de retrouver mes esprits.

Elle me regarda en souriant et caressa doucement mon visage. C'est alors que ma fille s'approcha de moi et se mit à rire en voyant mon expression, constatant que mes cheveux étaient ébouriffés. Je l'ai prise dans mes bras en éclatant de rire, éprouvant une profonde connexion familiale qui m'a ému. Cette sensation était si intense que je ne l'avais jamais ressentie auparavant. Je l'ai embrassée sur la joue en lui murmurant :
— Fais attention à toi et sois sage à l'école.

— Bisous papa, promis, je serai sage. À tout à l'heure... répondit-elle avant de s'esclaffer.

Mon épouse me déposa un baiser empreint de douceur en chuchotant :
— Repose-toi bien, mon cher. À ce soir, je t'embrasse.

Je les observai s'éloigner, leur adressant un geste de la main avant que la porte de la chambre ne se referme, suivie peu après par celle de la maison. Une fois seul, je profitai de ce moment pour m'allonger, cherchant à faire le vide dans mon esprit. Soudain, une voix féminine légère m'interpella :

— Monsieur, je vois que vous êtes réveillé. Votre café est servi dans la salle à manger.

Je me redressai, tentant de discerner qui se trouvait dans la maison. Mon regard fut attiré par une robe de chambre en coton marron foncé ; je l'enfilai et chaussai mes pantoufles. En ouvrant la porte de la chambre, je découvris un petit couloir longeant l'entrée de la salle à manger. À l'intérieur, j'aperçus une grande table en bois massif, accompagnée de chaises en cuir noir.

Parcourant l'espace du regard, je distinguai les dimensions de cette vaste demeure : un grand canapé marron clair assorti à deux fauteuils, ainsi qu'une télévision...
Sur la table était déposé un plateau supportant une grande tasse de café, accompagnée de quelques biscuits.

Désirant identifier la personne qui m'avait répondu, je contournai le salon et remarquai une voûte en pierre blanche dévoilant l'intérieur de la cuisine. J'aperçus alors une femme vêtue d'une longue robe blanche, légèrement habillée, chaussée d'étranges souliers noirs à roulettes. La voyant préparer le repas, je l'interpellai pour connaître son identité. Soudain, elle pivota sur elle-même, effectuant une demi-rotation qui la plaça entièrement face à moi. Une angoisse me saisit alors, remontant jusqu'à ma gorge.
— Monsieur, avez-vous pris votre café ? Ou dois-je venir vous servir à votre place habituelle ?

Mon Dieu, qu'était-ce donc ? Je me trouvais face à un robot à l'apparence féminine, aussi réelle que n'importe quel être humain. Je la regardai, stupéfait, et lui murmurait d'une voix tremblante :
— Mais qui êtes-vous donc ?

Elle me regarda en souriant :
— Eh bien, Monsieur, vous avez déjà oublié mon nom...

Elle marqua une pause, m'examinant des pieds à la tête comme si j'étais un sujet d'étude, puis elle murmura :
— Monsieur, vous me semblez très soucieux. Votre gorge se resserre lentement et votre rythme cardiaque s'accélère de plus en plus fort... Ne devriez-vous pas vous asseoir au salon ?

Je l'observais avec une attention soutenue, me demandant comment une telle évolution avait pu survenir dans mon univers. Peu à peu, mes souvenirs refaisaient surface, ravivant la douleur de cette sensation insoutenable entre Lucia et sa maudite machine, Slaton. Toutefois, la situation présente dépassait mon entendement. Demeurant sur mes gardes, je me résolus à lui demander son prénom :
— Oui, vas-y, j'aimerais bien savoir comment tu t'appelles exactement.

Le robot féminin inclina légèrement la tête en pivotant sur elle-même, avant de se repositionner face à moi. Elle esquissa un léger sourire :
— On m'appelle Déborah, comme la poupée en plastique de Chloé. Puis-je vous servir un café au salon, Monsieur ?

Je l'observai un instant, puis acceptai en me dirigeant vers le salon pour m'installer dans un fauteuil. En attendant qu'elle apporte le café, je portai mon regard vers la fenêtre, où le soleil brillait.
— Monsieur, votre café est prêt, annonça-t-elle.

Henry s'installa confortablement, savourant avec délectation la boisson que Déborah lui avait préparée, tout en contemplant les photographies de famille disposées dans un cadre en bois. Alors qu'il s'interrogeait sur l'identité des personnes figurant sur ces images, la sonnette retentit. Au moment où il se dirigeait vers la porte, Déborah le devança :
— Monsieur, je vous prie de me laisser accomplir ma tâche, c'est précisément pour cela que je suis ici.

La robotique Déborah entrouvrit alors la porte et introduisit un homme vêtu d'un costume élégant gris foncé. Celui-ci aperçut Henry qui se tenait face à lui.

— Bonjour Henry, comment vas-tu aujourd'hui ? Monica m'a contacté ce matin pour m'informer que tu semblais quelque peu agité.

— Comment cela, Monica vous a appelé ? répliqua Henry. Et qui êtes-vous exactement ?

— Je constate que tu es visiblement débordé. Je ne sais ce qui te trouble, mon ami, mais permets-moi au moins de t'examiner.

Henry le considéra avec une surprise profonde ; cet homme ne lui évoquait aucune familiarité. Il marqua une hésitation avant de répondre :
— Je n'ai absolument aucune intention de me soumettre à un examen, quelle qu'en soit la personne.

L'homme le regarda en souriant, puis lui murmura :
— Puis-je au moins prendre simplement ta tension ? Je ne souhaite pas perdre davantage de temps si tu ne le désires pas.

Henry le fixa un instant, puis reporta son attention sur Déborah :
— Je vais me rendre aux toilettes. En attendant, veuillez servir un café à ce monsieur.

Déborah jeta un regard à Henry et murmura :
— Bien, monsieur, je m'en occupe immédiatement. Docteur, si vous voulez bien me suivre...

Tandis que le docteur prenait place à la table du salon, Henry en profita pour aller se rafraîchir. Ne connaissant pas les lieux, il parcourut plusieurs pièces, jusqu'à ouvrir une porte qui révélait la salle d'eau, adjacente à une chambre. Il entra, s'approcha du lavabo et commença à se laver le visage lorsqu'une soudaine et violente colère l'envahit : il constatait avoir revêtu l'apparence d'un autre corps.
La tête légèrement baissée, Henry se mit à trembler, ébranlant le lavabo, puis s'effondra sur le sol. Il saisit sa tête entre ses mains et éclata en sanglots, hurlant de

douleur. Interpellée par les cris, Déborah se précipita vers la salle de bain avant de s'immobiliser devant l'entrée. Elle tenta d'ouvrir la porte, sans succès. Inquiète, elle interrogea :

— Monsieur, tout va-t-il bien ?

Henry ne daigna pas répondre. Constatant son silence, elle renouvela sa demande, cette fois sur un ton résolument autoritaire :

— Monsieur, ouvrez-moi cette porte, ou je me verrai contrainte de prendre des mesures extrêmes.

— Partez, laissez-moi un moment, je vous rejoindrai dans quelques instants, finit-il par répondre.

— Très bien, Monsieur. Je vous attends au salon. N'oubliez pas qu'un invité vous y attend.

Henry expira lentement, reprenant son souffle, puis il se dirigea vers le salon. Il s'arrêta devant la table, fixant intensément le docteur, qui l'interrogea avec sollicitude :

— Henry, en tant qu'ami de la famille et médecin, es-tu certain de te sentir bien ? Ton état me semble très inquiétant.

— Oui, ça va un peu mieux, répondit-il après un silence. Disons que je traverse une période difficile, mais je n'ai besoin d'être examiné par personne.

Le docteur sourit tout en continuant à boire son café, puis il tourna son regard vers Déborah :

— Votre café est excellent, j'en reprendrais volontiers une autre tasse si cela ne te dérange pas, Henry.

— Je crois que tu devrais reconduire ce charmant médecin jusqu'à la sortie, trancha Henry en fixant le robot. J'ai besoin de rester seul.

Le docteur reposa sa tasse, se dressa d'un mouvement vif et saisit sa sacoche. Au moment de partir, il murmura :
— J'espère que tu sais ce que tu fais, Henry. Je suis venu jusqu'ici pour toi, mais puisque tu refuses mon aide... À bientôt.

Une fois le médecin éconduit, Henry retourna s'enfermer dans la salle de bains. Il s'assit sur un tabouret en bois, tentant de se rendre à l'évidence : il était prisonnier du temps. Lucia lui avait dérobé chaque instant de son existence. Il se leva et se dirigea vers la douche. Au moment où il s'apprêtait à actionner le robinet, une voix féminine l'interpella doucement :
— Bonjour Monsieur, votre eau à température ambiante sera prête dans quelques instants.

Henry releva légèrement la tête, cherchant d'où provenait cette voix, lorsqu'il remarqua soudain un petit capteur situé au plafond. Il inclina la tête en reprenant son souffle tandis que l'eau commençait à couler doucement. Relevant les yeux, se demandant si elle pouvait l'observer sous la douche, il l'interrogea :
— Serait-il possible que tu sois en train de me surveiller ?

Aucune réponse ne vint. Soudain, une voix se fit entendre :
— Monsieur, l'eau s'arrêtera dans quelques minutes. Voici le savon liquide blanc.

Un bruit inhabituel retentit, et un support sortit lentement du mur pour lui présenter le savon. Après s'être lavé, il le déposa sur le support, qui se referma automatiquement. À cet instant précis, l'eau se remit à couler.
Après sa douche, alors qu'il saisissait sa serviette pour effacer la buée sur le miroir, il observa avec attention le visage dont il avait emprunté l'apparence : celui d'un homme d'une trentaine d'années, arborant une barbe brune et une coupe de cheveux très courte, soignée, évoquant le style d'une personne sans doute pleine d'entrain dans sa vie professionnelle et familiale.

Cependant, ce qui lui pesait le plus était de devoir occuper la place d'un inconnu, et surtout celle d'un père de famille. Il lui faudrait assumer ce double rôle, à la fois époux et parent. Henry s'essuya, enroula sa serviette autour de sa taille et, en ouvrant la porte de la salle de bain, fut saisi de surprise. Il recula d'un bond en découvrant Déborah devant lui, qui le fixait en silence.
— Bon sang, vous m'avez fait peur ! s'exclama Henry. Que faites-vous plantée devant cette porte ? N'avez-vous rien de mieux à faire ?

Déborah soutint son regard un instant, puis s'écarte légèrement pour lui laisser le passage. Henry se précipita vers la porte de sa chambre, mais au moment où il allait en saisir la poignée, elle posa doucement sa main sur la sienne et murmura :
— Je remarque que Monsieur semble très anxieux et perd son calme. Vous devriez essayer de vous détendre.

Henry commençait à ressentir une forte tension intérieure en essayant de dégager sa main. Déborah appuya fortement, souriant toujours :
— Je pourrais facilement vous briser la main, mais ce n'est pas dans mes fonctions.

Puis elle recula, libérant sa main. Henry ouvrit la porte de la chambre en lui lançant, un peu plus fort :
— Tu étais sur le point de me briser la main. Je ne sais pas en quoi consiste exactement ton rôle dans cette maison, mais tu ferais mieux de garder tes distances avec moi.

Henry entra dans la pièce et remarqua que plusieurs vêtements étaient étalés sur le lit. Il s'assit, examina les tenues et commença à se vêtir. Alors qu'il s'observait dans le miroir, il entendit la porte s'ouvrir et aperçut Déborah, juste derrière lui. Elle prit un autre costume et lui murmura :
— Je vous suggère de porter celui-ci, il vous conviendra parfaitement pour sortir avec Madame Monica, si vous sortez...

— Que prétends-tu insinuer par tes propos ? l'interrogea Henry d'un ton coupant. Et quant à ce costume que tu tiens, il serait plus convenable de le ranger à sa place.

Il quitta la pièce, irrité, et se dirigea vers le salon. Alors que la porte d'entrée s'ouvrait, sa fille Chloé se jeta dans ses bras :
— Papa, j'ai fini l'école, tiens mon cartable. Je rentre, maman est là... dehors.

Henry déposa le cartable et se tourna vers l'entrée. La porte s'ouvrit lentement sur Monica. Elle lui adressa un sourire :
— Oh, mais quel bel homme ! Mon mari s'est fait tout beau...

Elle déposa un léger baiser sur ses lèvres et ajouta :
— Ce soir, Chloé va dormir chez la mère de son amie Stéphanie... comme cela, nous pourrons passer la soirée ensemble.

— Où allons-nous passer la soirée ? demanda Henry avec un léger sourire.

— Ici, à la maison. Nous avions convenu d'organiser une soirée entre amis... Tu as déjà oublié ?

Elle se rendit ensuite dans la chambre de Chloé. Henry resta figé, troublé. Il s'installa dans le fauteuil, la main sur le front. Soudain, il se leva pour s'approcher de la porte lorsque Monica l'interpella :
— Henry, j'ai besoin de toi, viens, allons dans la chambre.

Henry la suivit. Une fois à l'intérieur, elle referma doucement la porte avant de l'inviter à s'étendre sur le lit. Henry l'observa avec un sourire en coin, teinté d'une légère méfiance. Il s'allongea néanmoins et soutint son regard tandis qu'elle, savourant pleinement l'instant, entreprenait de déboutonner son tailleur. Elle ouvrit un à un les boutons de son chemisier blanc, lui adressant un regard espiègle :
— Alors, Henry, tu ne m'aides pas ?

Elle ôta son chemisier pour le lui jeter ; il le saisit d'une main tandis qu'elle faisait glisser la fermeture de sa jupe courte, qui tomba à ses pieds.
Henry la contemplait avec une attention soutenue, subjugué par sa beauté, sentant son pouls s'accélérer. À chacun de ses gestes suggestifs, elle défit son soutien-gorge et le fit tournoyer avant de le lancer en plein sur son visage. Henry l'intercepta au vol avant de le déposer sur le lit.
Elle se dirigea ensuite vers la porte de la chambre et, en sortant, s'arrêta contre le montant, passant sa jambe pour l'inviter à la suivre. Parvenue à l'entrée de la salle de bain, elle le fixa d'un regard espiègle :
— Et si tu commençais par me retirer intégralement mon bas ?

Henry esquissa un léger sourire, saisit délicatement sa jambe et entreprit de retirer lentement le long bas noir en dentelle. Elle leva alors l'autre jambe pour qu'il en ôte le second. Au moment où Henry s'apprêtait à la suivre à l'intérieur, elle le repoussa doucement, entrouvrit la porte et, passant la main, laissa tomber à ses pieds sa culotte noire rehaussée de dentelle dorée, avant de refermer la porte en riant.

Henry ramassa la lingerie de Monica, la glissa dans la poche de son pantalon, puis saisit la poignée de la porte de la salle de bain, constatant qu'elle était désormais verrouillée. Il demeura immobile un instant, avant de se diriger vers la chambre de Chloé.
Il entra dans la pièce où sa fille préparait ses affaires pour aller chez son amie Alexia. En entrant, il aperçut Déborah qui l'aidait à ranger ses effets dans son sac à dos. Chloé leva les yeux et se précipita vers lui pour l'embrasser, lui tendant sa poupée :
— Papa, je te confie Déborah. Veille à ce qu'elle soit très sage et prends bien soin d'elle, promis ?

Henry lui sourit, saisit la poupée et s'agenouilla à sa hauteur :
— Tu reviendras à la maison, et Déborah sera exactement là où tu l'auras laissée... Je te le promets, je veillerai sur elle. À présent, prends soin de toi, sois sage et obéissante. Bisous, ma puce.

L'androïde Déborah fixa Henry et lui glissa :

— Vous devriez patienter au salon pendant que j'accompagne votre fille jusqu'à l'entrée. La mère d'Alexia arrivera d'ici deux minutes.

Au moment où Henry envisageait de les suivre, la sonnerie retentit. Déborah se plaça devant lui, affichant un sourire empreint de menace, et lui chuchota :
— Je suis là pour vous servir. Restez donc au salon et laissez-moi accomplir ma tâche.

Henry lui adressa un léger signe de tête, conscient de la menace imminente qu'il percevait, tandis que sa fille Chloé lui faisait un geste de la main. Il lui répondit par un sourire avant de se diriger vers le salon, emportant avec lui la poupée qu'il déposa sur un fauteuil. Il s'installa et alluma la télévision.

Monica, ayant terminé sa douche, apparut vêtue d'une tenue légère : un chemisier argenté moulant et une jupe courte grise. Elle portait des escarpins noirs à talons hauts, dont les lanières remontaient jusqu'à ses mollets. Un délicat parfum de rose emplit l'espace. Henry se redressa, admirant sa beauté. Elle se précipita vers lui, prit place sur ses genoux et caressa sa chevelure :
— Que te semble ma tenue ? Je l'ai sélectionnée tout spécialement pour toi.

Henry posa sa main sur sa jupe courte, ses doigts effleurant la peau de sa cuisse avant de la caresser avec délicatesse. Il se mit à l'embrasser tendrement. Elle glissa sa main dans ses cheveux et murmura à son oreille :**— Tu n'as pas répondu à ma question sur ma tenue.**

— Tu sais parfaitement que tu es très séduisante, répondit Henry dans un rire doux, et j'ai la chance d'avoir une femme aussi agréable à regarder.

— Quel bonheur d'avoir un homme aussi attentionné que toi, reprit-elle, et un mari si charmant que je ne le laisserai à personne d'autre.

Monica poursuivit ses baisers avec ardeur. Le désir de la toucher était si manifeste qu'elle lui glissa doucement, dans un rire :

— J'ai le sentiment que ta chaleur s'élève, mon très cher. Mais fais preuve de patience : ce soir, nous recevons des invités. Mieux vaut rester calmes pour l'instant.

Se détachant alors, Monica fixa Déborah :
— Nous pouvons à présent nous rendre dans l'autre salon.

Elle invita Henry à la suivre. Il se leva tandis qu'elle lui tendait la main. Elle enlaça sa taille et le guida jusqu'à un meuble en bois massif qui n'était qu'un décor. Elle pressa un bouton dissimulé sur le mur et le faux meuble se déplaça, révélant la pièce voisine. Au centre trônait une table rectangulaire en verre trempé, dressée avec un luxe clinique. Monica installa Henry à sa droite, le plaçant à deux sièges d'elle. Il la fixa avec hésitation :
— Je constate que tu sembles vouloir me tenir à distance ?

Monica s'approcha, passa les bras autour de son cou et murmura :
— Non, c'est que j'ai quelqu'un d'autre qui saura sans doute mieux te tenir compagnie. Attends-moi, je reviens vers toi.

Puis elle rejoignit Déborah pour accueillir les invités. Je demeurai assis, m'interrogeant sur la manière de gérer cette situation. Tandis que les convives pénétraient dans le salon, Monica fit servir le champagne. Soudain, une invitée se leva et murmura à l'oreille de Monica :
— Je dois me rendre dans un endroit dont tu devines parfaitement la nature.

— Écoute, répondit Monica avec un sourire, tu peux rejoindre la personne dont nous avons parlé ; elle est déjà installée à table. Vas-y...

L'invitée se retira avec discrétion. Henry, plongé dans ses réflexions, entendit soudain une voix féminine :
— Bonsoir Monsieur, veuillez m'excuser de vous déranger, mais je cherche de quoi me rafraîchir le visage.

Henry se redressa et pivota vers l'inconnue. Une vague d'émotions intenses le submergea face à cette femme grande, brune, aux cheveux bouclés.
— Bonsoir, qui êtes-vous ? murmura-t-il, surpris.

— Je suis Annick, une amie de votre épouse. Je cherchais simplement à me rafraîchir.

Henry s'avança vers elle. Elle le laissa passer avec un sourire en coin, puis le suivit jusqu'à la salle de bain. Elle jeta un regard à l'intérieur :
— Je ne m'attendais pas à découvrir le dernier modèle de douche, entièrement robotisé.

— Il s'agit en effet d'un système exceptionnel, ajouta Henry. Vous aurez peut-être l'occasion d'en obtenir une démonstration par Monica.

Il la laissa à son intimité et retourna vers la salle à manger. Au moment où il franchit le seuil, son regard percuta celui du médecin venu l'après-midi même. Ce dernier était assis aux côtés de Monica. Le visage d'Henry se figea :
— Je vois que vous êtes de retour. J'espère que ce n'est pas un nouveau prétexte pour me consulter.

Monica rougit légèrement et prit la main du docteur dans la sienne :
— Henry, tu ne devrais pas parler de cette manière à ton ami Georges. Et souviens-toi... c'est à moi de décider qui je reçois chez moi.

— Mon Dieu, j'avais oublié que vous étiez la seule maîtresse en ces lieux. Veuillez pardonner mon impolitesse. C'est précisément le même problème qu'avec cette insupportable Déborah...

Monica se leva brusquement, projeta sa serviette sur la table et fixa Henry d'un regard de glace. D'une voix basse, vibrante d'autorité, elle lâcha :

— Si tu es incapable de courtoisie envers mon ami Georges, je préfère que tu quittes cette table à l'instant.

— Ne t'inquiète pas, lui rendit Henry, brûlant d'irritation. Je n'ai aucune envie de partager ce repas.

Son attention bifurqua alors vers un couple installé non loin, visiblement mal à l'aise. L'homme se leva et s'approcha pour lui tendre la main :
— Navré pour ce désagrément passager... Je suis le professeur Henderson. Ma spécialité ? La science du transfert mémoriel et la migration des enveloppes humaines.

Henry le dévisagea, le cœur broyé par une solitude soudaine et vertigineuse. Submergé, il s'effondra sur une chaise. Quelques larmes s'échappèrent et roulèrent lentement sur son visage. Profondément ébranlé, il porta les mains à son front : comment était-il possible que cet individu se présente ainsi ? Travaillait-il de concert avec Lucia ? Était-il possible que d'autres soient, comme lui, prisonniers d'un corps étranger ?
Henry releva les yeux vers le professeur, un sourire énigmatique aux lèvres :
— Pardonnez ma lassitude, Professeur... Mais votre théorie sur la transition des corps est fascinante. Je n'ai certes pas votre génie, mais mon instinct me dit que les rouages de votre invention cachent bien des secrets. Éclairez-moi...

— C'est une proposition qui ne se refuse pas, continua Henry en tendant la main. Mais pas ici, pas maintenant. Auriez-vous un moyen de vous joindre plus... discrètement ?

Henderson sortit son portefeuille, en tira une carte de visite et nota son numéro au verso d'un geste vif.
— Tenez. Je serais ravi de vous ouvrir les portes de notre laboratoire. Nous pourrions approfondir cela... peut-être même en présence de votre charmante compagne ?

Henry se tourna discrètement vers Monica. La main de Georges reposait sur la cuisse de son épouse. Elle gardait le silence, les yeux plongés dans les siens. Constatant qu'Annick avait également quitté la pièce, Henry remercia le professeur et se leva. Monica semblait ignorer sa présence. Il préféra quitter les lieux.

Après avoir quitté la salle à manger, je me dirigeai vers le couloir pour rejoindre le salon. C'est à cet instant que j'aperçus Annick, occupée à observer quelques photographies de famille près de la cheminée. Je m'approchai d'elle sans qu'elle me voie arriver. Me penchant à sa hauteur, je lui montrai un cliché de ma fille Chloé.
— Je vois que ces photos familiales retiennent votre attention ? murmurai-je.

Annick se tourna vers moi, sursautant légèrement :
— Oh là, vous m'avez fait peur ! Je ne vous avais pas entendu arriver... Oui, en effet, je me suis permis de regarder ces images.
À quel endroit ont-elles été prises ?

Henry observa la photographie un instant, cherchant en vain à reconnaître le lieu. Il fronça légèrement les sourcils, puis releva les yeux vers Annick et, dans un rire un peu forcé, murmura :
— Cette image me plaît également, mais pour l'instant, j'éprouve des difficultés à me concentrer sur les choses agréables.

Henry déposa la photo et lui proposa à voix basse de poursuivre leur échange autour d'un verre de champagne. Un léger sourire aux lèvres, Annick acquiesça :
— Volontiers. J'ai tout mon temps pour me consacrer à certains points... que je serais ravie d'explorer avec vous.

— Je vois que nous pourrions nous entendre, peut-être même sur plusieurs d'entre eux, répondit Henry.

Les deux s'installèrent dans le salon tandis que les autres invités poursuivaient leur conversation avec Monica. Henry ordonna à Déborah, immobile à quelques mètres,

d'apporter le champagne. Elle s'exécuta aussitôt. Henry fixa alors attentivement Annick :

— Et si vous me parliez un peu de vous... Que faites-vous actuellement dans la vie ?

— Je travaille dans un environnement assez singulier, qui pourrait certainement vous étonner, et peut-être même ne vous plairait-il pas.

Henry se redressa, saisit la bouteille et servit les deux coupes. Il leva son verre :

— À la vôtre, à votre santé, et à une nouvelle rencontre...

— À notre nouvelle rencontre... et peut-être à une simple amitié, répondit Annick en rougissant légèrement.

Henry esquissa un sourire avant de poursuivre :

— Votre profession semble pour le moins singulière... Peut-être pourriez-vous m'en donner un indice ? Ou devons-nous nous livrer à un jeu de devinettes ?

Annick se rapprocha, un éclat malicieux dans le regard :

— Mais voyons, c'est impossible ! Vous tenez absolument à ce que je dévoile ma vie, mais que cherchez-vous à savoir au juste ?

Henry soutint son regard, sans ciller. Sa voix se fit plus basse, plus assurée :

— Je souhaite simplement connaître la nature de cette profession mystérieuse dont vous semblez si réticente à parler ouvertement...

Je vois qu'il me faudra faire preuve d'insistance. Mais sachez, chère demoiselle — ou madame — que je parviens toujours à mes fins. Et je ne doute pas que vous finirez par me livrer vos secrets, d'une manière ou d'une autre.

Annick le fixa intensément avant de relever légèrement sa jupe courte, révélant la finesse de ses cuisses. La vision partielle de son corps laissait planer le doute, permettant d'imaginer une lingerie complexe ou un simple string.

Je l'observais avec une attention soutenue, cherchant à saisir chaque détail sensoriel dans son attitude provocante. Elle semblait prendre plaisir à me faire croire qu'elle maîtrisait les émotions que je pourrais lui révéler. Profitant de cette dynamique, je décidai d'aller plus loin et lui servis à nouveau du champagne. Elle s'empressa de porter le verre à ses lèvres, les effleurant à peine, tout en continuant de pencher son corps vers la droite pour laisser entrevoir ce que j'avais déjà saisi.
Voyant que j'avais apprécié le spectacle, elle me demanda en souriant :
— Alors, je vois que vous cherchez toujours à savoir ce que je fais dans la vie. J'attends toujours votre proposition.

Je marquai une pause, réfléchissant à voix haute :
— Permettez-moi de vérifier si je ne me trompe pas : dans l'autre salle à manger se trouve ce fameux médecin, cet hypocrite de Georges, mais j'aimerais aborder ce sujet à une autre occasion. Il y a également le professeur Henderson, responsable de la recherche sur le transfert du corps humain. Son épouse l'accompagne, bien que j'ignore son domaine d'activité. Ma charmante femme Monica exerce, quant à elle, dans le secteur médical. Quant à vous, Annick, vous demeurez pour moi une énigme à élucider.

Chapitre -128 : Chambre des Plaisirs
Annick le considéra avec étonnement, constatant qu'il avait désigné un mécanisme offrant sans doute des perspectives à approfondir. Il se rapprocha d'elle avec délicatesse, posa sa main sur sa jambe et lui glissa à l'oreille :
— Et si nous allions ensemble faire un tour dans la maison ? Il y a un endroit où nous pourrions converser en toute discrétion. Si cela vous convient, nous pourrions nous y rendre maintenant.

Elle couvrit sa main de la sienne et lui adressa un sourire en murmurant :
— J'en aurais volontiers envie, mais Monica ne risque-t-elle pas de s'interroger sur notre relation ?

Au moment même où Henry s'apprêtait à l'embrasser, Déborah s'interposa devant lui et lui chuchota :
— Je crois que vous êtes sur le point de franchir la limite d'un comportement irresponsable.

Henry la fixa intensément, se leva et lui répondit à voix basse :
— N'as-tu vraiment rien d'autre à faire que de jouer les sentinelles sur mon comportement ?

Henry écarta doucement Déborah d'une pression de l'épaule, la faisant pivoter à demi sur elle-même. Elle fixa alors Henry avec une intensité profonde :
— Monsieur Henry, prenez garde à votre conduite ; elle pourrait mettre en péril votre propre existence.

— Nous sommes dans ma demeure, répliqua-t-il d'un regard de désapprobation. Je n'accepte point d'y recevoir des menaces.

Il prit ensuite la main d'Annick et poursuivit sa traversée du couloir. Arrivé devant la porte d'entrée, il jeta un regard discret vers Monica, qui tenait toujours la main de Georges, ce dernier ayant laissé sa main dépasser une certaine limite. Soucieux d'éviter tout éclat, il se tourna vers Annick :
— Je connais un endroit où nous pourrions nous divertir à l'abri des regards indiscrets.

Henry la guida jusqu'à une porte en bois située près de la salle à manger. Il sortit une clé de sa poche et ouvrit. Ils pénétrèrent dans une vaste cour, ornée d'une fontaine en pierre blanche d'où l'eau jaillissait de la tête d'une statue de lion. Deux escaliers en colimaçon les conduisirent jusqu'à un long couloir au sol recouvert d'une mosaïque représentant des personnages dessinés à la main.

Arrivés au milieu du passage, ils furent confrontés à une vaste baie vitrée qui leur sembla étrangement familière. Henry approcha sa main droite de la paroi, où un